

18

Corps et affects dans la rencontre interculturelle

ANTHROPOLOGIE PROSPECTIVE



RENÉ DEVISCH


academia
L. Harmattan

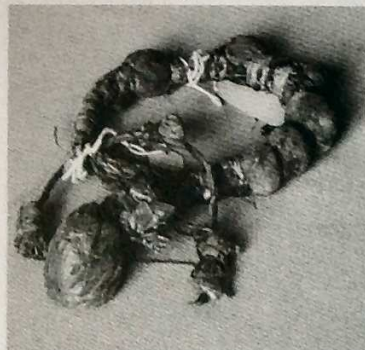
Photos 9 à 14. Objets-recours de protection et d'offense,



9



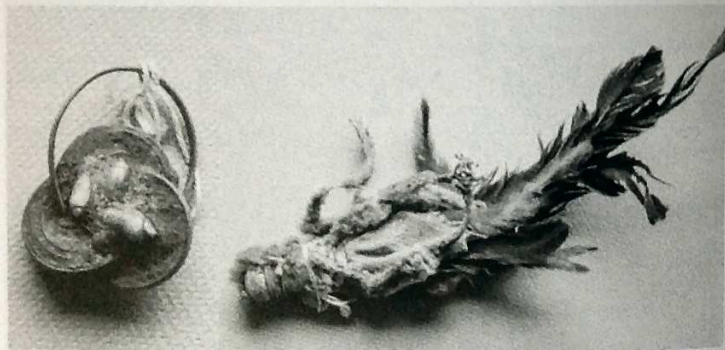
10



11



12



13



14

PRÉFACE

René Devisch a à peine besoin qu'on le présente en tant que fondateur, il y a plus d'un quart de siècle, de l'École d'anthropologie de Leuven et directeur de nombreux projets de recherche et de superbes thèses de doctorat. Cette École et ses recherches ont fait passer la production africaniste en milieu belge flamandophone d'une position scientifique périphérique à l'une des plus novatrices. Depuis trois décennies, j'ai eu le privilège de travailler en contact étroit avec Devisch et de suivre le développement de sa pensée et de ses publications (ainsi que celles de ses étudiants), et de le voir répondre aux développements globaux dans les domaines de l'anthropologie et des Études africaines, conduisant à une indigénisation toujours plus grande entre les mains d'universitaires africains accomplis.

Dans quelle mesure ce développement a été dû à Devisch et à quel point il en a été proche, voilà ce qui est devenu clair en 2007 lorsque l'Université de Kinshasa lui a octroyé un doctorat honoraire, et lorsque le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, CODESRIA, a consacré un numéro double de son *CODESRIA Bulletin* de 2008/1-2 à l'événement, majoré d'un choix représentatif de documents universitaires créateurs d'anthropologie et d'histoire endogènes. Puis, une sélection du *Bulletin* fut publiée en un livre (Devisch & Nyamnjoh éd., 2011) par les soins jumelés de Langaa à Bamenda et du Centre d'études africaines à Leiden. Le même jumelage qui accueille maintenant deux volumes, le présent en français et un autre en anglais, s'élargit davantage. Les deux livres offrent un choix diffé-

rent de textes de Devisch sur les Yakaphones et Koongophones de la République démocratique du Congo. En effet, au terme de sa carrière institutionnelle, il convient effectivement que Devisch, dans ces deux volumes, jette un regard en arrière sur une diversité de pistes qu'il a explorées en trois langues (en anglais, en français et dans son néerlandais/flamand natal).

La préface que voici ne porte que sur le recueil en français. Il m'est impossible de rendre justice, dans les limites strictes de cette préface, aux diverses perspectives complémentaires que Devisch a adoptées et qui, réunies, étayent la pertinence, profondeur et acuité de regard particulières de son œuvre. On devra me pardonner de simplifier en ramenant les multiples strates de cette œuvre aux thèmes et propos suivants :

1) L'insistance sur la splendeur et la perspicacité intégrale des cultures africaines, particulièrement des Bantouphones, ainsi que sur le besoin de la culture nord-atlantique de se sensibiliser pour ces valeurs dans une rencontre qui reconnaisse et dépasse en même temps les violentes contradictions d'une histoire entrelacée combien tragique aux siècles passés ;

2) La réflexion sur la nature très spéciale de la rencontre interculturelle *dans le cas de l'anthropologue* comme convive privilégié de la société hôte, de même que comme émissaire délégué de cette société vis-à-vis du monde. De concert, le choix du groupe et la motivation qui animent l'anthropologue signent sa quête existentielle personnelle, devenant toujours plus prégnante et articulée dans la rencontre ;

3) La volonté persistante de rencontrer la société hôte le plus possible *selon les termes et les conditions propres* à celle-ci, selon son langage propre et sur l'arrière-fond d'une connaissance extensive de la culture locale, prenant au sérieux et de façon littérale ses conceptions sur la vie humaine, l'organisation sociale, le surnaturel, le mal et le rituel. Elle cherche à éviter toute explication et tout regard concernant leur efficacité et leur vitalité par des références fausses à un *Besserwissen* (mieux connaître) nord-atlantique hégémonique, réducteur et ethnocentrique préjudiciel, particulièrement en anthropologie de la religion. Cette position a permis à Devisch d'examiner des questions récurrentes dans les études concernant les religions africaines : *pourquoi le rituel, la cure, l'ini-*

tiation, la malédiction, les esprits et le fétiche africains seraient-ils agissants et efficaces dans leur domaine propre, sur l'arrière-fond d'une implication et célébration emphatique du corps, ce qui a toujours été la marque des cultures africaines ? Par contre, pareille sensibilité a été rendue suspecte par une dénonciation platonique et chrétienne. La psychanalyse et la philosophie d'orientation phénoménologique ont contribué à ce que l'investigation recentre le corps humain dans la pensée théorique établie ;

4) La bonne fortune qui fait que, durant près d'un demi-siècle, ces efforts de la part de Devisch ont été bien accueillis et ont trouvé une réponse fructueuse auprès de la population de la RDC moderne, et spécialement auprès du peuple yakaphone du sud-ouest de ce pays, qui a vu Devisch se familiariser avec sa langue et sa culture quand il était jeune adulte, et qui a été la source d'inspiration centrale et la pierre de touche de tout son travail anthropologique ultérieur, en particulier dans le contexte de la ville de Kinshasa ;

5) Les voies riches et régulières selon lesquelles ces efforts plus généraux infléchirent la vie universitaire de René Devisch et de ses collaborateurs ont été spécialement enrichies et guidées par deux soucis qui, de façon regrettable, ne se retrouvent guère dans le travail classique sur l'Afrique de nombre d'anthropologues nord-atlantiques modernes :

a) une préoccupation d'infléchir en *philosophie* les tendances universalistes et rationalistes de la modernité occidentale sous-jacente à nombreuses études sur l'Afrique, spécialement par la focalisation sur le dire et la signification, pour laquelle la langue française a été le médium prôné à partir des années 1950,

b) une réflexivité réorientée, aiguillée par une formation et une pratique clinique dans le champ de la *psychanalyse* .

Cette perspective sur l'Afrique exceptionnellement diversifiée et approfondie, corroborée par un engagement existentiel et auto-critique, a permis à Devisch de produire un ensemble brillant d'études distinctes mais complémentaires, en partie rassemblées dans le présent recueil. Nombre de ses essais font partie de ce que l'anthropologie africaine de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e a de mieux à offrir au monde, et spécialement à l'Afrique. Ici, le cœur d'un univers de vie africain, avec les divers domaines qui

sont les siens, vient à apparaître dans sa complexité et son imparable efficacité : mentionnons les liens de parenté, les rituels consacrés aux crises existentielles, la thérapie et la divination, les procédures de la menace, de la malédiction et de la sorcellerie qui se jouent aux frontières mêmes de la sociabilité, et même au-delà. Cet univers de vie vient à apparaître dans sa complexité et son imparable efficacité – que les arguments psychanalytiques nous aident non à détruire ou à soi-disant expliquer, mais à comprendre et apprécier – au point même qu'ils délimitent la frontière, ou appartiennent radicalement à cette grande province de l'existence humaine qui est *au-delà* des mots, ou *avant* les mots : l'ineffable, l'indicible.

Peut-être est-ce par modestie que Devisch ne s'est pas dans ce livre (comme il l'avait pourtant fait ailleurs : Devisch, 1993, pp. 245-254) engagé plus avant dans une comparaison avec le travail de Victor Turner effectué un demi-siècle plus tôt dans la société des Ndembu du nord-ouest de la Zambie bien apparentée à la société yaka. Au lieu de la trajectoire suivie par Turner visant une vaste théorie universelle orientée vers le dramatique et le cathartique, le parcours de Devisch (incluant une sophistication à la fois philosophique et psychanalytique) a été une recherche de la compréhension de l'intérieur. Ce parcours vise une rencontre existentielle qui se départe des prétentions faustiennes et scientifiquement hégémoniques. Au contraire, le présent ouvrage promeut une rencontre existentielle et interculturelle telle qu'elle n'était politiquement et socialement pas envisageable au temps colonial où vivait Turner.

Il n'est pas surprenant que Devisch trouve son inspiration auprès de psychanalystes féministes (une emprise qui évoque l'exemple de Socrate – transmise par Platon, *Symposium* 210a-212b – qui reconnaissait en la sage-femme Diotime de Mantinée sa source ultime d'inspiration et d'acuité d'esprit). Le concept central de *borderlinking* ou lien-de-bord, tel que la psychanalyste Bracha Ettinger ne cesse d'affiner et de théoriser, a fourni un outil conceptuel important à son travail récent ; il réémerge dans le présent ouvrage entre autres sous la rubrique « la compréhension matrixielle de la subjectivation ».

Partant de ce regard matrixiel théorique central et appliquant le concept de lien-de-bord à sa propre relation avec ses hôtes congolais, il n'y a qu'un pas à faire pour donner tout son prix à la décolonisation récente sociale, politique, éthique et même médicale, caractérisant le peuple congolais face à l'autorité colonisatrice qui s'imposait à tous et à tout de la même façon – un pas que Devisch a fait avec assurance et de façon convaincante.

Comme ami proche de l'auteur, j'ai eu le privilège d'être témoin et de donner de façon sporadique un coup de pouce aux dernières étapes de cet ouvrage. L'effort m'a fait réenvisager les défis physiques et mentaux liés au processus tant rédactionnel qu'au contrecoup de perte de santé façonnant une destinée imprévisible en question. En même temps, j'ai pu admirer l'aide continue que René reçoit de la part de son épouse Maria ainsi que de son fidèle réseau d'amis et de collègues. Toutefois et de manière prévisible, puisque nous sommes des contemporains, nous nous retrouvons dans une phase similaire de nos carrières respectives : je viens juste de compiler un ensemble de mes écrits disparates dans lesquels René Devisch figure de façon éminente et brillante. Sur cet arrière-plan, je m'estime autorisé à lui poser quelques questions, si pas à lui dire ses quatre vérités – même si la dernière chose permise à l'auteur d'une préface serait de prendre place sur le siège du critique.

Lorsque, au cours des dernières étapes d'une vie académique d'anthropologue, le processus même de l'écriture – présumé acquis du fait de la routine – se trouve réduit à un défi et un problème, cela nous invite à nous rendre compte combien le reportage écrit de la rencontre interculturelle est intrinsèquement artificiel et isolant, au risque d'être aliénant et paralysant. Essentiellement, la rencontre humaine ne s'approfondit pas au niveau des mots mais de l'affirmation implicite d'une affinité, voire d'une identité métalogocentrique partagée, sous-entendue, tacite, voire inénarrable. Les énoncés de René Devisch sur le travail anthropologique comme une rencontre interculturelle, si pas transculturelle par excellence, évoquent de façon convaincante la structure de ses rapports, au cours de plusieurs décennies, avec des notables et des spécialistes locaux dans une culture orale. C'est dans la rencontre et la participation même qu'il a appris à comprendre du dedans les présupposés et la structuration de la langue et de la culture,

comme aussi des processus symboliques dans les rituels. C'est ainsi qu'il a pu développer avec ses hôtes cette faculté de compréhension du dedans, que ses hôtes ont approuvée. Si nous avions à caractériser l'École de Leuven et son instigateur par une devise ou un leitmotiv, ce serait : « Je peux à juste titre prétendre que mon dire est yaka ». Le présent ouvrage en porte témoignage.

Néanmoins, la recherche anthropologique de terrain ne consiste pas seulement en ces rencontres affranchies et profondes, mais aussi en la présentation, dans un langage plus ou moins technique et éclectique, de la connaissance et des savoirs transmissibles et pertinents du groupe hôte. Cette présentation s'organise autant que faire se peut d'après les points paradigmatiques et scientifiques que le chercheur a acquis au cours de son travail de terrain. Et, comme ce livre n'est pas publié en langue yaka, même avec les meilleures intentions du monde (après tout, je suis également un anthropologue), nous ne pouvons pas nous empêcher d'apercevoir une relation inégale et non équilibrée entre l'ethnographe, d'une part, et les détenteurs et acteurs de l'univers de vie qui est décrit et interprété, d'autre part. René Devisch sait, peut, doit, a gagné le droit de, parler en tant que Yaka : il n'y a aucun doute à ce sujet. En outre, aucun yakaphone engagé (en tant que membre de sa société – je ne parle pas des Yaka de formation et de vocation académiques), tant dans la transmission que dans l'innovation des pratiques culturelles de son groupe, ne pourrait produire les méta-arguments existentiels et psychanalytiques absolument pénétrants, en incluant des auto-analyses réflexives, qui traversent les chapitres du présent livre. *Mais alors, qui est-ce qui parle et de quel lieu ? Sur base de quelle connaissance, de quelle autorité, avec quel mandat, visant quel auditoire ?*

Et quels seraient les mérites de cet ouvrage, sinon précisément qu'il fait émerger, par la vertu même de sa *textualité* :

- 1) du non-su et des non-dits, des axiomes ou a priori sous-entendus, ou encore des partis-pris latents ou des inexprimables ;
- 2) une dimension *transculturelle* dispensée à travers une mise en œuvre singulière qui n'est pas seulement de représentation mais, premièrement, d'explicitation, de systématisation et, par-dessus tout, de re-création méta-subjectives.

Dans les mains de René Devisch, le texte anthropologique ne se limite pas à introduire une distance de réflexivité par rapport à l'immédiateté yaka. L'usage que le texte fait d'un vocabulaire inspiré de la psychanalyse nous (à savoir, les Yaka, l'auteur, le lecteur et le monde savant) libère d'une excessive « tendance yaka » et nous rappelle que, *par-delà la rencontre interculturelle entre des opposés, joue une similitude entre des êtres humains*. La rencontre anthropologique débloque et manifeste une parenté panhumaine. Dans l'effort acharné pour convertir la rencontre interculturelle qui a lieu face-à-face (et réexaminée quelques décennies plus tard) en un texte anthropologique, c'est presque comme si nous devenions témoins *d'une auto-réflexivité de l'auteur en son identité « yaka »*, mais élaborée à un niveau qui n'est désormais plus exclusivement yaka, ni exclusivement nord-atlantique ou belgo-flamand, mais qui (aux limites extrêmes du communicable et alliés au non-savoir et à l'indicible) commence à se fondre dans l'humain transculturel. Aussi peu familières et hors paradigmes usuels que puissent apparaître de l'extérieur la vie et la pensée des Yakaphones – comme aussi de l'anthropologue convive – à un non-Africain qui n'y soit pas initié, elles sont humaines de façon reconnaissable et généralisable, et non hétérogènes aux nôtres – quel que soit le « nous » dont il est question.

Être sous certains aspects sans lieu spécifique et universalisable me semble donc être la marque d'une approche psychanalytique en anthropologie de ce type. Ville et village viennent à se confondre comme des contextes situationnels formant un continu dans un même combat, bien qu'étant distincts. L'anthropologie, la psychanalyse, l'être-yaka et l'être-flamand se confondent comme les facettes continues quoique distinctes d'une même gemme kaléidoscopique et d'un corps-à-corps avec le clair-obscur. Les thèses de René Devisch concernent à peine les institutions, pas du tout les croyances, pas davantage les pratiques, ni « d'autres cultures », et en dernière analyse pas même la rencontre entre un anthropologue étranger et un villageois ou un citoyen local. Elles concernent le champ de la tension (parfois excessive, voire mortelle en cas de malédiction ou de sorcellerie) au sein du processus incessant et réellement crucial de la production du monde, de l'être personnel et de la mort, de la transgression et de l'incorporation, face à quoi

chaque Renaat/René peut se convertir en un « Yaka » entaché d'opacité, et chaque lecteur en un René Devisch (bien qu'avec une certaine aide de ce dernier...).

Enrichi par ses qualités psychanalytiques et réflexives, ce livre a une qualité qui manque à la plupart des monographies produites dans le contexte des Études africaines : la qualité d'approcher « l'autre culture » non pas comme si c'était une tâche de routine exécutée selon une procédure préétablie, mais à l'inverse un défi existentiel unique ou un privilège, et la voie la plus évidente et la plus heureuse vers la réalisation de soi du chercheur. Il s'ensuit que l'effectivité symbolique du rite, de la danse thérapeutique, de l'initiation, de la malédiction, de l'oracle, n'est pas expliquée de façon expéditive, rationalisable (ainsi que cela a été généralement le cas dans l'anthropologie nord-atlantique religieuse de l'Afrique). Une telle anthropologie monosémique ne cesse de classer cette religion comme une illusion superstitieuse, rien de plus qu'une maladroite métaphore locale pour suppléer au manque de dispositifs techniques et de procédures sociales plus effectives. Cette anthropologie ethnocentrique s'adapte, par opposition aux acteurs locaux, de reconnaître et dévaluer l'effectivité des pratiques locales selon une thèse étrangère et réductionniste.

Par contre, le présent livre est une invitation à un engagement existentiel et un contrôle sur le transfert en cours de la part du chercheur et du lecteur. Je ne connais pas d'autre étude où ces problèmes (combien essentiels à la réhabilitation de la culture, de l'expérience et de la pensée africaines sur une échelle globale) soient débattus avec une plus grande affinité et une meilleure sensibilité psychanalytique non réductrice, et amenés à une conclusion qui soit aussi pénétrante et surprenante.

Est-ce vraiment un livre sur les Yaka ou en est-ce plutôt un qui se met à réfléchir et à théoriser sur un René Devisch rassemblant les principales strates des identités successives de sa vie, en les réarrangeant autour de son « être-yaka » délégué (et revendiqué à juste titre) ? Témoigne de la valeur de ce livre le fait que les deux pôles de l'alternative s'appliquent de façon égale, montrant ainsi le sérieux, l'aspect d'incertitude et le courage d'une formation interculturelle à l'école de la compréhension transculturelle.

Ce livre est à tous les égards (mais particulièrement par son originalité, sa profondeur et sa tenace insistance d'aller au fond des choses, avec les outils conceptuels les meilleurs qui soient) un livre académique inhabituel. N'exagérons pas les particularités théoriques et personnelles des arguments de Devisch. En effet, en Afrique centrale, les Yakaphones forment la limite nord-ouest de l'immense royaume politico-culturel luunda ; les Ndembu, étudiés par Turner, et les Nkoya, qui ont été mes partenaires de recherche tout au long de mon existence adulte, appartiennent essentiellement au même univers de vie si bien décrit ; leurs langues et leurs institutions sont semblables ; les résultats de Devisch seront reconnus et consolidés par les différents chercheurs qui, dans l'aire luunda, ont fait une investigation ethnographique comparable à celui de Devisch. Même si les Yakaphones dans ce livre peuvent être considérés, quelque peu, comme étant recréés et représentés à l'image de René Devisch lui-même comme « Yaka », les Yakaphones de ce livre restent malgré tout éminemment reconnaissables dans leurs caractéristiques et dynamiques d'Afrique centrale. Avec seulement très peu d'exagération, je suis amené à admettre que ce livre m'a appris et m'a fait comprendre davantage au sujet des Nkoya et de nos rapports que des dizaines d'années de recherche participante parmi eux en Zambie.

Ceci est un livre des plus remarquables issu de la rencontre interculturelle entre l'Afrique et l'Europe au cours des dernières décennies, un livre enfin que j'admire et recommande dans les termes les plus forts possible.

Wim VAN BINSBERGEN

Membre titulaire honoraire
du Centre d'études africaines, Leiden ;
Professeur émérite à la Faculté de philosophie
de l'Universiteit Erasmus, Rotterdam